



Fromm et l'Ecole de Francfort

in: La Liberté, Fribourg 29. 3. 80

in: Le Courrier, Genève, 29. 3. 80

Erich Fromm est mort le mardi 18 mars à Muralto. Il y vivait depuis 1969 et jouissait de la citoyenneté d'honneur. Non loin de là, à Montagnola, ont vécu Max Horkheimer et Friedrich Pollock, eux aussi membres de ce qui fut l'Ecole de Francfort. Mais qui de nous se souvient encore que Fromm était membre de l'Ecole de Francfort ? Son développement comme psychanalyste et comme penseur, mais aussi l'historiographie de l'Ecole ont pu nous le faire oublier. Et cependant cette origine de Fromm mérite d'être rappelée si l'on veut comprendre les multiples facettes de cette pensée où se mêlent révolution et sagesse.

L'Ecole de Francfort fut fondée en février 1923, en tant qu'Institut rattaché à l'Université de Francfort. Les fonds de l'Institut provenaient de Herman Weil, un marchand de grain qui vivait en Argentine. Son fils, Felix Weil, docteur en sciences politiques, restera membre de l'Institut, tout en refusant d'entreprendre une carrière universitaire pour échapper au soupçon d'avoir financé son piédestal. Le premier directeur fut Carl Grünberg, professeur de droit et de sciences politiques à Vienne et d'origine roumaine. Il était l'un des rares enseignants de l'époque à se réclamer ouvertement du marxisme. Il le comprenait comme une méthodologie, comparable à celle d'autres approches scientifiques. Pour la petite histoire, l'on notera que dans son discours inaugural, il souligna que contrairement à d'autres instituts récents créés, celui-ci aurait une « dictature » du directeur. Il désignait ainsi l'Institut de recherches en sciences sociales de Cologne, récemment fondé par Leopold von Wiese, Max Scheler, etc. Cet Institut, bien que plus « conservateur », avait une direction collégiale ! Déjà sous la direction de Grünberg, M. Horkheimer prit une place de plus en plus importante, bien que la ligne de l'Institut restât celle d'un institut pour l'histoire sociale du mouvement ouvrier. Marxiste orthodoxe, C. Grünberg ne favorisait pas de nouvelles recherches théoriques. Un élève rapporte qu'en 1925 encore, la théorie de la relativité et le freudisme étaient considérés comme des inventions bourgeoises.

Ce dernier point a son importance. Il permet de mesurer le changement effectué par l'Institut lorsque Horkheimer en prit la tête en 1927. Dans le premier numéro de sa nouvelle revue, « Zeitschrift für Sozialforschung », on ne trouvera pas seulement un article de lui-même sur l'histoire et la psychologie, mais aussi un article de E. Fromm sur les méthodes et les buts de la psychanalyse. Wilhelm Reich accordera une contribution au même numéro. Herbert Marcuse s'occupait alors de philosophie hégélienne et de marxisme. Il ne s'intéressa à la psychanalyse que lors de son exil aux USA. L'introduction de la psychanalyse dans l'Institut marque certainement un tournant important, et Fromm y contribua largement, même si les dissensions d'après-guerre amenèrent les autres membres de l'Institut à minimiser sa contribution. Fromm était avec W. Reich, à Vienne, l'un des premiers à chercher à concilier freudisme et marxisme, conciliation qui ne saurait être une réconciliation. Ceci amena Fromm à modifier aussi bien la théorie de Freud que celle de Marx.

Erich Fromm

Mais qui était Fromm ? Il naît à Francfort en 1900 dans une famille profondément juive. Il rédige une thèse en philosophie à Heidelberg en 1922, où il rencontre K. Jaspers et H. Rickert. Il étudie ensuite la psychanalyse à Berlin auprès de Th. Reik.

Il pratiquait la psychanalyse à Berlin depuis 1925, quand il se rendit à Francfort pour y fonder le *Süddeutsches Institut für Psychoanalyse*. Il entra dans l'Institut grâce à son ami L. Löwenthal qu'il avait connu dans la communauté israélite de Francfort, aux côtés d'autres penseurs tels que M. Buber. L. Löwenthal fit non seulement entrer Fromm, mais aussi deux autres psychanalystes : K. Landauer, directeur de l'Institut de psychanalyse de Francfort et H. Meng. C'est à l'Institut que Fromm rencontra les autres membres, Horkheimer, Adorno, Marcuse, Benjamin, etc. La forte représentation de juifs dans la gauche sous la République de Weimar n'est pas un effet du hasard, même si la pensée juive n'était que rarement un sujet d'intérêt pour eux.

Fromm constitue sans doute une exception avec Löwenthal et Benjamin. Pour eux, il devenait évident que la modernisation de la société allemande ne réduisait en rien ses traits irrationnels, en particulier son anti-sémitisme. La crise de la rationalité libérale devenait sensible sur leur propre personne. Cette crise résidait au centre des préoccupations de l'Institut. De là le nom de sa théorie : rationalisme critique. Face à l'échec de la rationalité, il devenait urgent d'en étudier les fondements.

Contexte historique

Pour comprendre l'importance historique de l'Ecole de Francfort, il est utile de se rappeler brièvement la situation que vivait l'Allemagne à cette époque. Les crises économiques successives étaient renforcées par les pressions des vainqueurs de la Première Guerre mondiale. La république était tenue par des groupes pour lesquels la démocratie était un instrument, plutôt que l'objet de convictions. A gauche, la social-démocratie jouait franchement le jeu démocratique tout en ayant abandonné ses motivations pour un changement économique et politique en profondeur. Le Parti communiste, obnubilé et dirigé par le PC soviétique, restait figé dans une orthodoxie stérile, sans stratégie, éloigné de plus en plus des mouvements ouvriers et des mouvements intellectuels et artistiques.

Ces mouvements ne manquaient pas, mais les organisations en place s'avaient incapables de les rendre fructueux. C'est dans ce contexte que l'Ecole de Francfort révèle son importance ; elle permet à la pensée critique de trouver une assise institutionnelle, et au marxisme de trouver de nouveaux développements.

Pour beaucoup, le renouveau du marxisme se faisait par un retour à Hegel. Ce fut le cas de Horkheimer et de Marcuse, mais aussi de G. Lukacz qui assista à l'inauguration du nouvel Institut en 1923, l'année de la publication de son œuvre la plus originale, « Geschichte und Klassenbewusstsein ». L'influence de l'orthodoxie communiste sur la pensée ultérieure de Lukacz n'a pas besoin d'être commentée. Néanmoins, aujourd'hui encore, la Hongrie connaît des penseurs dissidents et originaux qui furent les élèves de Lukacz. Parmi

ceux-ci, Agnès Heller maintient le flambeau en critiquant les œuvres de Fromm, critique de l'Ecole de Francfort que son maître avait déjà entreprise. Fromm vouait son admiration plutôt à Spinoza et Goethe. Son œuvre d'après-guerre révèle suffisamment son intérêt constant pour la pensée religieuse et mystique, qu'elle soit occidentale ou non. Adorno fit sa thèse en philosophie sur Husserl, ce qui fut important pour la suite de son œuvre, vouée pour une part importante à la discussion du positivisme, principalement avec K. Popper. Cette discussion devint le « Positivismus Streit », discussion qui se poursuivit entre J. Habermas et H. Albert.

La crise des sciences humaines

Bien que cette discussion devint publique et les antagonismes souvent surestimés, il faut relever qu'elle plaça l'Ecole de Francfort au cœur de ce qu'il est convenu d'appeler la crise des sciences humaines. Cette crise est sensible à plusieurs niveaux, mais il ne fait pas de doute qu'elle a son origine dans la crise de la culture face à la modernité. C'est en réponse à cette crise que se formeront, au début du siècle, les philosophies qui constituent le cadre de référence des discussions contemporaines. Frege, Russell, Whitehead avaient cherché à redonner aux mathématiques une assise solide dans la logique. Cette entreprise fut accompagnée à Vienne de l'élaboration de la philosophie néo-positiviste qui cherchait dans le modèle des sciences naturelles l'assise sûre pour l'ensemble du savoir. Sa portée apparait clairement dans le titre que Carnap donna à l'un des principaux ouvrages de cette époque : « La construction logique du monde » (« *Der logische Aufbau der Welt* »). Les mathématiques furent l'objet d'autres tentatives, dont celle de Brouwer qui fut ainsi à l'origine du constructivisme logique de P. Lorenzen, qui se présente actuellement comme une seconde voie pour la réalisation du programme de l'Ecole de Francfort dans le domaine de la théorie de la rationalité. Husserl commença également son œuvre par un fondement des mathématiques, mais son apport principal réside naturellement dans la phénoménologie. Celle-ci cherche à donner un fondement à notre savoir dans l'analyse des opérations de la conscience et dans les structures eidétiques. Husserl identifia clairement la dimension historique de son œuvre dans ces derniers écrits, dont l'un des principaux porte précisément sur la crise des sciences européennes. La rationalité est également au cœur de l'entreprise de Max Weber, et il trouvera chez un phénoménologue, A. Schütz, une réponse au livre de Carnap. A. Schütz publia en 1932, « La construction du sens du monde social » (« *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt* »).

Ce bref rappel montre clairement que le problème du fondement de notre savoir, et partant de la rationalité du monde, se trouvait au cœur des préoccupations des philosophes.

Triomphante dans la pensée du XIX^e siècle, cette rationalité échouait sur tous les plans : économique, politique, social et cul-

tuel. De plus, c'est toute rationalité qui était mise en péril par les mouvements néo-romantiques qui souhaitaient un retour à une société hiérarchisée et sans conflits. Leur ennemi était à la fois le capitaliste et le syndicaliste, tous deux porteurs de conflits et de rationalité antagoniste. Parallèlement, les nationalismes s'exacerbaient. De nombreux marxistes orthodoxes emboîtaient le pas, méconnaissant la nouvelle configuration internationale des conflits.

C'est à cette époque que furent découverts des textes inédits de Marx, pour la plupart antérieurs au Manifeste communiste (1848). Ces écrits montrent un Marx



humaniste, préoccupé de l'état d'aliénation de l'homme et développant une épistémologie originale mais fragmentaire, en tous les cas distincte du réalisme marxiste-léniniste. Ces écrits furent à l'origine de nombreux mouvements néo-marxistes, tant en Allemagne qu'en Pologne et en Yougoslavie. C'est dans leur contexte que se situe l'École de Francfort, et sa théorie du rationalisme critique.

Rationalisme critique

Son problème central réside dans la médiation entre théorie et pratique. Cette médiation est thématiquement par le concept de *praxis*. La *praxis* est une pratique consciente d'elle-même, non aliénée, émancipatrice. Il faut se souvenir que les idéologues du siècle des Lumières plaçaient leur confiance dans la raison précisément au vu de la promesse d'émancipation des contraintes naturelles et sociales qu'elle semblait augurer. L'École de Francfort reste fidèle à cet idéal, mais propose une autre analyse de la rationalité qui puisse permettre de réaliser cet idéal.

L'analyse qu'elle fait de la rationalité diverge tant de la solution positiviste, à laquelle elle reproche sa réification de la raison, que de la phénoménologie, dont elle récuse l'approche centrée sur le sujet considéré hors de son existence sociale. A Max Weber, elle reproche cette forme de quiétisme qui veut ignorer que la théorie est une partie de l'organisation sociale, et que, partant, toute théorie a une dimension politique à ce titre même. Ce reproche se fonde sur sa propre approche de la rationalité : la théorie doit être comprise comme une pratique. L'École de Francfort s'élève par conséquent contre toute tentative de la régimenter. Le titre de sa revue, *Zeitschrift für Sozialforschung*, voulait précisément souligner ce caractère transdisciplinaire de leur approche. La raison doit se comprendre comme une pratique, et la comprendre comme une pratique, c'est l'exercer comme *praxis*, donc comme raison émancipatrice. Cet idéal de l'École de Francfort ne signifie pas un rejet des études empiriques. Au contraire, c'est un des mérites de Fromm et d'Adorno que d'avoir contribué à jeter les bases d'une psychologie sociale empirique. Mais leurs recherches empiriques étaient interprétées dans un contexte plus ample, incluant les dimensions sociales et historiques. C'est de cette manière seulement, pensaient-ils, que ces recherches pouvaient former autre chose qu'un assemblage de données pour devenir des éléments pour la compréhension de l'homme, et donc pour son émancipation.

Fromm restera toujours fidèle à cette foi profonde dans la rationalité de l'homme et dans sa capacité de s'émanciper, et cela même s'il en vint à critiquer certains membres de l'École de Francfort. Sa pensée était en constante recherche. Marxiste, il vaut mieux l'appeler néo-marxiste. Freudien, il fit partie des néo-freudiens.

Fromm critiqua Freud principalement pour son pessimisme en l'homme, fondé sur une méconnaissance des déterminations sociales et historiques du psychisme humain. Si, sur ce point, il rejoint Marcuse, il critiquera cependant Freud et Marcuse pour leur biologisme. Fromm, Reich et Marcuse reprochent à Freud d'avoir conçu l'homme dans les catégories de l'économie classique : un individu recourant à la société par besoin. Mais Fromm et Reich s'opposent à Marcuse et à Freud pour leur biologisme dualiste : la présence nécessaire de deux principes, l'*Eros* et le *Thanatos*, le principe de vie et le principe de mort. Fromm épouse sur ce point la thèse des culturalistes américains avec lesquels il travailla : l'instinct de mort est un instinct

secondaire, dérivé des frustrations de l'instinct de vie. Fromm récusera le socialisme biologisant de Marcuse, y voyant une attitude qui conduit à une rationalisation du cynisme. Pour Marcuse comme pour Freud, cette société est foncièrement mauvaise. Ici, le conservateur et le révolutionnaire gauchiste se rejoignent dans leur dualisme. Pour Marcuse cependant, ce fait signifie que cette société doit être fondamentalement détruite, et toute tentative réformatrice est une œuvre visant à sa perpétuation. Fromm ne le suivait pas sur ce chemin, notamment parce qu'avec d'autres psychanalystes, tel Bruno Bettelheim, il avait une hantise du totalitarisme. Cette même hantise le rendait sceptique envers Reich. Il partageait avec celui-ci une opinion positive sur les traits caractérologiques génitaux ; créativité, libération, etc. Mais il doutait que la libération des oppressions sexuelles fussent à libérer l'homme. Certaines expériences de l'Allemagne nazie l'en avaient convaincu.

Mais Fromm ira plus loin dans la psychanalyse. Il joua un rôle de précurseur dans l'attention à la famille, comme milieu social indissociable du diagnostic et du traitement psychanalytique. Plus même, il renoncera à mettre le poids sur les expériences enfantines du sujet, pour mettre l'accent sur les relations sociales actuelles dans lesquelles vit le sujet. Ce faisant il augurait des plus récents développements de la psychanalyse et de la psychiatrie.

Le penseur

Derrière ces diatribes entre anciens membres de l'École de Francfort, il est aisé de voir la mise en scène du vieil antagonisme entre une éthique manichéenne, affirmant l'existence d'un principe du bien et d'un principe du mal et une éthique moniste, affirmant la tendance profonde de l'homme vers la plénitude. C'est sans doute cet aspect éthique qui permet le mieux de rendre compte de l'image que cet homme laissera derrière lui.

Si sa dernière grande œuvre, « La passion de détruire » témoigne de son approche psychanalytique originale et de sa volonté de refuser tout réductionnisme, ses œuvres les plus lues sont sans doute « L'Art d'Aimer » et « Etre et Avoir ». Le succès de ces œuvres est vu parfois comme le signe de la résignation des générations de 68, le retour à la psychologie sociale et à l'intériorité. Mais peut-être vaut-il mieux y voir des écrits prophétiques, cherchant à montrer les menaces profondes que notre civilisation fait courir à l'homme. Face à ces menaces, les aspirations religieuses ne risquent que trop souvent d'osciller entre l'autoritarisme d'un gourou, celui d'un intégrisme ou d'un légalisme stérile. Pour Fromm, « les « pulsions religieuses » fournissent l'énergie indispensable qui poussera les hommes et les femmes à accomplir un changement radical². Pour lui, foi, liberté et intelligence trouvent leur réconciliation dans la capacité d'amour des hommes. « La société doit être pensée de telle façon que la nature sociale, la nature aimante de l'homme, ne soit pas disjointe de son existence sociale, mais ne fasse qu'une avec elle » conclut Fromm dans « L'Art d'Aimer ». Et il poursuit, « Analyser la nature de l'amour, c'est découvrir son absence générale aujourd'hui et critiquer les conditions sociales qui en sont responsables. La foi dans la possibilité de l'amour comme phénomène social, et non comme phénomène individuel d'exception, est une foi rationnelle qui se fonde sur l'intuition de la véritable nature de l'homme ».

Jean Widmer

¹ L'un des rares livres en français sur l'École de Francfort, « La Théorie critique de l'École de Francfort » par J.-M. Vincent, Editions Galilée, Paris, 1976, ne mentionne même pas Fromm, et il semble réduire l'École à Horkheimer et Adorno, en limitant de plus son importance au niveau politique principalement. Les sources historiques de cet article sont empruntées pour la plupart au livre de M. Jay, « The dialectical imagination », Little Brown & Cie, Boston & Toronto, 1973. Le journal « Le Monde » a publié une interview de Fromm, le 21 octobre 1979.

² Dans « Etre et Avoir », Laffont, Paris, 1978, p. 157. Les citations suivantes sont de « L'Art d'Aimer », Ed. Epi, Paris, 1968.